

no no boy

John Okada

LES ÉDITIONS
DU SONNEUR





no no boy

L'éditrice et la traductrice tiennent à remercier Ian Boudoulec et Estelle Durand pour leurs conseils avisés sur le black jack, ainsi que Frank Abe, biographe de John Okada, pour ses réponses précises et enrichissantes aux questions qu'elles se sont posées au cours de la préparation du texte français.

Les travaux de M. Abe sur John Okada et l'histoire de l'internement des Japonais-Américains sont disponibles sur le site www.resisters.com.

Titre original : *No no boy*, publié par University of Washington Press

© John Okada, 1957

Préface de l'édition de 1976 © Dorothy Okada, 1976

© Les Éditions du Sonneur pour la présente édition

ISBN : 978-2-37385-227-1

Dépôt légal : octobre 2020

Conception graphique : Sandrine Duveillier

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

no no boy

John Okada

Traduction de l'anglais (États-Unis)
par Anne-Sylvie Homassel



AVANT-PROPOS

Au lendemain de l'attaque de Pearl Harbor, le 7 décembre 1941, le gouvernement américain ordonna l'internement de plus de cent mille citoyens d'origine japonaise dans des camps répartis dans divers États du pays. En 1943, le ministère de la Guerre fit remplir un questionnaire à tous les nikkei (les immigrants japonais-américains et leur descendance) dont les points n° 27 et 28 étaient destinés à tester leur loyauté envers les États-Unis. Le but était principalement de recruter des jeunes nisei (les Japonais-Américains de seconde génération) pour constituer des bataillons exclusivement nisei. Ces deux questions étaient :

N° 27: Êtes-vous prêt à rejoindre les forces armées des États-Unis et à participer aux combats lorsque cela vous sera demandé?

N° 28: Êtes-vous disposé à prêter allégeance aux États-Unis d'Amérique et à les défendre en toute loyauté contre toute attaque par des forces étrangères ou nationales, et à

renoncer à toute forme de soumission ou d'obéissance à l'empereur du Japon ou à d'autres gouvernements, puissances ou organisations étrangères?

Environ 20 % des nisei répondirent « non » à ces deux questions – d'où l'expression « no no boy » dont ils furent dès lors affublés et qui donne son titre au roman de John Okada. Cela leur valut un internement au camp de haute sécurité de Tule Lake, en Californie.

no no boy

PRÉFACE

Le septième jour du mois de décembre de l'année 1941 fut celui où les bombes japonaises tombèrent sur Pearl Harbor. À compter de cet instant, les Japonais des États-Unis devinrent des animaux d'une espèce différente, en vertu d'une couleur de peau dont ils ne pouvaient se défaire et d'yeux bridés qui, à y regarder de plus près, paraissent rarement tels. Au moment où les mots que les millions de postes de radio du pays avaient solennellement transmis furent entendus et compris dans les foyers, tout ce qui était japonais et tous ceux qui étaient japonais devinrent l'objet du plus grand mépris.

Le professeur d'université, auquel il paraissait désormais impossible de regarder droit dans les yeux son meilleur élève, si poli, si sérieux et trop japonais, crachota dans le tuyau de sa pipe tout en assurant à ce brave jeune homme que tout désormais était sens dessus dessous. Mais, dénué de conviction, il ne parvint pas à faire montre d'aisance et

de confiance. Les choses tôt ou tard prendraient certainement une autre tournure, marmonna-t-il. Et de pousser un soupir de soulagement lorsque le petit gars guère souriant – une caractéristique qui ne pourrait qu'empirer – se leva et sortit du bureau.

Un ivrogne, dans un bar, abreuvant l'éponge qu'il avait dans l'estomac, déclara ceci à la face du monde: il n'avait jamais eu bonne opinion de ces Japs si retors; désormais, l'histoire lui donnait raison. Il devait trois semaines de loyer à son propriétaire japonais? Pas grave. Ledit propriétaire, un homme sérieux et travailleur, l'avait plus d'une fois récupéré sur le trottoir pour le mettre au lit? Aucune importance. Quelqu'un paya une tournée générale de bières et l'ivrogne ragaillard clama d'une voix pâteuse que le patriotisme faisait chevroter: il serait le premier à se présenter au bureau de recrutement le lendemain matin. Ce soir-là, son propriétaire japonais le récupéra sur le trottoir pour le mettre au lit.

Jackie se prostituait; la nouvelle la rendit triste. Elle se faisait deux dollars par passe et les petits Japonais étaient propres, respectueux, rapides et pleins d'ardeur. Non seulement c'étaient de bons clients, mais de surcroît elle les aimait bien. Vraiment bien. Elle était désolée. Et ce chagrin la fit souffrir avec eux. Un peu.

Herman Fine s'était assuré un certain train de vie grâce à son camion et à son sens aigu de la négociation. Il commerçait principalement avec les hôteliers et les épiciers japonais. Chacune de ses transactions entraînait des marchandages à n'en plus finir et des manœuvres subtiles, les Japonais (et ils ne s'en privaient pas) pouvant se montrer des partenaires peu fiables dont les promesses se révélaient fréquemment n'être que prétexte à des stratagèmes plus complexes et plus vastes destinés à le priver d'un bénéfice mérité. Herman Fine écouta la radio et pleura – sans verser une larme – pour ces Japonais, lesquels, en un laps de temps qui ne représentait pas même un grain du Grand Sablier, avaient pris place auprès des Juifs. Les Juifs avaient l'habitude de souffrir. Le message les concernant était écrit en lettres d'un sang séché et craquelé depuis d'innombrables générations. Les Japonais, eux, ne savaient pas. Ils étaient orgueilleux, trop orgueilleux; ambitieux, trop ambitieux. Les bombes avaient été lâchées et en moins de temps qu'il n'en faut à une fermière japonaise de Californie pour galoper des champs à sa maison et mettre un gosse au monde, le message fut réécrit à leur attention. Ce dimanche soir-là, le Jap-Juif qui se regarderait dans le miroir y verrait un Jap-Juif.

L'indignation du peuple américain, sa haine, son patriotisme se firent condamnation absolue de ces Japonais qui

souillaient sa terre. Les Japonais, qui étaient nés américains tout en restant japonais car la biologie se fiche bien du patriotisme, ne se souciaient plus de savoir s'ils étaient japonais-américains ou américains-japonais. Ils étaient japonais, tout comme leurs mères japonaises, leurs pères japonais, leurs frères et sœurs japonais. C'était ce qu'avait affirmé la radio.

On commença par arrêter les vrais Japonais-Japonais. Ceux-là, c'étaient des citoyens japonais qui avaient le malheur d'être diplomates, hommes d'affaires ou professeurs invités. On les colla sur un bateau, direction le Japon.

Puis les Japonais non naturalisés, ceux qui vivaient en Amérique depuis vingt, trente, parfois même quarante ans, firent l'objet d'enquêtes approfondies ; lorsqu'ils étaient jugés trop activement japonais, ils étaient envoyés dans l'arrière-pays puis enfermés dans des camps.

Deuxième passage au tamis de la sécurité : cette fois-ci, des citoyens plus humbles encore furent de la même façon triés et mis de côté. Un vieil homme – trop âgé, trop fragile, trop effaré – fut pris dans les mailles du filet. Il avait dans sa poche un petit carnet noir. Autrefois, il avait collecté des fonds pour l'Association japonaise d'Aide-aux-pauvres-aux-affamés-aux-inondés-aux-sans-abri-aux-infirmes-et-autres-malheureux. « Yamada-san, 50 cents américains ;

Okada-san, deux dollars américains ; Watanabe-san, 24 cents américains ; Takizaki-san, pas de contribution ce mois-ci, son fils s'est cassé la jambe » et ainsi de suite sur toute une page. Yamada-san, Okada-san, Watanabe-san, Takizaki-san et ainsi de suite sur toute une page furent expulsés de leurs maisons pendant que leurs familles éplorées versaient des larmes qui finirent par se tarir, sans doute, avant de se remettre à couler de plus belle.

La boule de neige était si grosse à présent qu'elle aurait pu balayer le soleil levant. Pas encore le gros soleil levant – il faudrait plus de temps pour cela – mais le petit soleil levant, à savoir les Japonais des milliers de communautés japonaises des États côtiers – le Washington, l'Oregon, la Californie. La rafle et le transfert des Japonais, la construction de camps dûment pourvus de barbelés et d'inquiétants miradors aux soldats armés jusqu'aux dents dans des coins reculés comme l'Idaho, le Wyoming, l'Arizona, si reculés que même Hollywood n'en aurait pas voulu comme décor, tout cela à présent mobilisait au maximum de sa capacité le génie de l'organisation si caractéristique des Américains.

Tant et si bien que quelques mois après le septième jour du mois de décembre de l'année 1941, il n'y avait plus qu'un seul Japonais encore présent sur la côte Ouest des États-Unis, un certain Matsusaburo Inabukuro : était-il japonais-

américain ou américain-japonais ? Plus moyen de le savoir. Toujours est-il qu'il se mit à arborer un badge « Je suis chinois » (pas « Je suis américain », ni « Je suis sino-américain », ni « Je suis américano-chinois », mais bel et bien « Je suis chinois ») et décrocha un emploi dans un chantier naval en Californie.

Deux ans plus tard, un bon Japonais-Américain ayant devancé l'appel était installé cigarette au bec dans la soute d'un B-24 qui rentrait à Guam après un vol de reconnaissance au-dessus du Japon. Il avait pour mission d'écouter, au moyen d'un casque branché sur une radio à haute fréquence, et de transcrire les messages air-sol émis par des Japonais-Japonais à bord d'avions japonais et dans des postes de transmission japonais.

Le lieutenant qui faisait fonctionner le dispositif de détection radar était un géant blond originaire du Nebraska.

– Tu viens d'où ? s'enquit le grand type du Nebraska.

Le Japonais-Américain, qui se trouvait être un soldat américain, répondit :

– Oh, de divers endroits.

– T'as de la famille ?

– Euh, oui.

– Où ça ?

– Dans le désert du Wyoming.

– *Des fermiers, je parie ?*

– *Pas vraiment.*

– *Qu'est-ce que tu veux dire ?*

– *Je vais t'expliquer...*

Et le Japonais-Américain, dont la famille était encore japonaise-japonaise (sans quoi elle n'aurait pas végété dans un camp cerclé de barbelés et flanqué de miradors où veillaient des soldats armés de fusils), raconta au titan blond du Nebraska la côte Ouest vidée de ses Japonais, ce qu'on appelait l'évacuation, et les camps de concentration, ce qu'on appelait les centres de regroupement.

Le lieutenant l'écouta, incrédule.

– *C'est curieux, ça. Tu me la refais ?*

Le Japonais-Américain, qui se trouvait toujours être un soldat américain, la lui refit, sans changer un mot à son histoire.

Cette fois-ci, le lieutenant le crut.

– *Bon Dieu, s'exclama-t-il, si on m'avait fait un coup pareil, je ne serais pas assis au fond de la soute d'un B-24 tout cabossé qui rentre à Guam après une mission de reconnaissance au Japon.*

– *J'ai mes raisons, rétorqua le soldat japonais-américain, laconique.*

– *Ils pourraient toujours courir, dit le géant du Nebraska.*

– *J'ai mes raisons, répéta le soldat japonais-américain, toujours laconique, pendant qu'un certain nombre de pensées lui venaient à l'esprit, et principalement celle-ci : il avait un ami qui n'avait pas voulu rejoindre les rangs de l'armée parce que son père, arrêté lors de la deuxième rafle, s'était retrouvé dans un autre camp que celui où étaient retenues sa mère et ses deux sœurs ; plus tard, l'armée avait essayé de mobiliser l'ami, alors en centre de regroupement ; l'ami s'était retrouvé devant le juge auquel il avait déclaré : « Si vous transférez mon père dans le camp de ma mère, qu'ils puissent se retrouver, car ma mère a beau être une vieille dame, mon père lui manque assez pour qu'elle veuille dormir avec lui, j'enfilerai l'uniforme » ; le juge répondit qu'il ne pouvait pas faire cela ; l'ami répondit qu'il refuserait d'être mobilisé, ce qui lui valut d'être envoyé dans une prison où il se trouvait toujours.*

– *Bon Dieu, mais pourquoi on se bat ? demanda le lieutenant du Nebraska.*

– *J'ai mes raisons, répéta le soldat japonais-américain, laconique, sans cesser de penser à son ami qui avait enfilé un autre type d'uniforme, parce qu'on avait refusé de transférer son père dans le camp où vivaient sa mère et ses sœurs.*

CHAPITRE 1

DEUX SEMAINES après son vingt-cinquième anniversaire, Ichiro descendit du bus, au croisement de la Second Avenue et de Main Street. Cela faisait quatre ans qu'il n'avait pas mis les pieds à Seattle : deux ans de camp, deux ans de prison.

Et marchant dans la rue en ce matin d'automne, une petite valise noire à la main, il se sentait intrus en un monde qu'il ne pouvait prétendre sien.

Il y avait quelque justesse dans cette impression car il s'était, de son plein gré, présenté au juge pour lui dire qu'il ne s'engagerait pas. Il n'avait pas eu d'autre choix, à cette époque. Cette décision, il l'avait prise à vingt-trois ans. Vingt-trois ans, un homme. À vingt-cinq ans, homme, il l'était plus encore.

Seigneur, se disait-il, je n'étais qu'un crétin, un gosse, pas mieux. Quand on me pressait le nez, il en sortait encore du lait. Bon Dieu, qu'est-ce que j'ai foutu ? Et pourquoi je

reviens ici? Ce qui pourrait m'arriver de mieux, ce serait de bousiller un salopard et de repartir direct au trou.

Il prit la direction de la gare, avec sa tour carrée et ses quatre horloges, une par côté. C'était une tour en brique, noire de crasse. C'était une ville crasseuse. Plus crasseuse qu'elle n'aurait dû l'être après ces quatre années.

En attendant que le feu passe au vert, il regarda les gens à l'arrêt du bus. Deux ou trois hommes en costume, une demi-douzaine de femmes dont aucune ne provoqua la moindre émotion en lui, même après sa longue et vertueuse abstinence, et un jeune Japonais avec une gamelle. Ichiro l'observa, tout en se creusant la cervelle à la recherche du nom qu'il associait à ce visage rond, grêlé d'acné, à ces cheveux coupés ras. Les boutons avaient disparu, les traits s'étaient durcis, mais les cheveux étaient toujours en brosse. Le type portait un pantalon en treillis vert et un blouson Eisenhower. Eto Minato : le nom lui revint en même temps que l'horrible signification de l'uniforme. Saisi de panique, il s'apprêta à descendre du trottoir. Trop tard. Il avait été repéré.

– Itchy!

C'était son surnom.

Dans un frénétique désir de fuite, Ichiro ordonna à ses jambes de lui faire traverser la rue.

– Hé, Itchy!

Les pas de celui qui l'avait hélé se dirigèrent vers lui.

Un bras se plaqua contre son dos. Ichiro fit halte et se retourna vers l'autre Japonais. Il voulut sourire et n'y parvint pas. La fuite était désormais impossible.

– C'est moi, Eto. Tu me remets?

Eto sourit, la main tendue. Ichiro, non sans réticence, offrit la sienne et laissa Eto la serrer.

Les yeux ronds – dans un visage qui l'était tout autant – le dévisageaient à travers des lunettes à monture d'argent.

– Hé, mon vieux, ça fait une paie, mais pas tant que ça, en fait. Comment ça va? Qu'est-ce que tu deviens?

– Euh... En fait, je...

– La dernière fois qu'on s'est vus, ça devait être avant Pearl Harbor. Bon Dieu, c'est vrai, ça fait un moment. Trois ans... Non, quatre, presque, je pense. Y a des tas de Japs qui reviennent sur la côte Ouest. Des tas de Japs à Seattle. T'en verras un paquet. C'est marrant, ce truc, avec les Japs. Il leur faut leur riz, leur saké et d'autres Japs. Moi, je dis, c'est vraiment con. Les plus futés se sont taillés à Chicago ou à New York, en tout cas dans l'Est en général, mais y en a encore des tonnes qui reviennent par ici.

Eto sortit un paquet de cigarettes de sa poche de poitrine et le tendit à Ichiro.

– Non? Bon, je vais m'en griller une. Ça, c'est un truc que j'ai chopé à l'armée. Je suis revenu y a pas longtemps. Ça a pas été facile, mais je m'en suis tiré. C'est trop tard pour la rentrée mais je compte retourner à la fac. Et toi, ça fait combien de temps que t'es là?

Ichiro toucha sa valise du bout du pied.

– Je viens juste de rentrer. Même pas eu le temps de passer à la maison.

– T'as été démobilisé quand?

Une voiture, dont le boîtier de vitesses grinçait, démarra dans la rue. Oh, s'il avait pu être à son bord.

– Je... C'est-à-dire que... Je n'ai pas été mobilisé.

Eto lui donna une tape joviale sur l'avant-bras.

– T'as pas besoin de faire cette tête. T'as pas été à l'armée. Et alors? T'as été interné pendant quatre ans?

– Non.

Il essaya de se dépêtrer d'Eto et de ses questions. Il avait l'impression d'être enfermé dans une petite pièce dont les murs se rapprochaient lentement de lui.

– Ça fait longtemps, je sais, mais j'ai vraiment hâte de rentrer voir mes parents, là.

– Laisse tomber. Allons boire un coup. C'est moi qui paie. Je m'en fous d'être en retard au boulot. Tes vieux, tu sais, tu les reverras bien assez vite. Tu bois, non?

– Ouais, mais pas maintenant.

– Ah.

Eto était déçu. Il fit passer sa gamelle de son aisselle gauche à son aisselle droite.

– Il faut vraiment que j’y aille.

Plus de trace de sourire sur le visage rond, devenu pensif. Les yeux d’Eto dévisagèrent Ichiro avec une hésitation qui laissa lentement place à la prise de conscience, puis à la méfiance. Il se souvenait. Il savait.

D’une voix qui n’avait plus rien d’amical, il demanda :

– T’es un *no no boy*, c’est ça ?

Ichiro voulut répondre oui. Il voulut répondre à ce regard chargé de haine et de mépris d’un simple oui, mais c’était plus qu’il n’en pouvait dire. Les murs s’étaient refermés sur lui ; ils avaient enfoui jusqu’au fond de son estomac les mots qu’il ne pouvait prononcer. Il fit non de la tête, une fois. Il ne voulait pas détourner les yeux, mais comment croiser le regard de l’autre ? De petites fêlures croissaient au bord du gouffre de sa grande faiblesse et le regard qu’il n’avait pas le courage de soutenir le suivait partout. Il se serait arraché les yeux depuis longtemps si cela avait pu servir à quoi que ce soit. Et ceux dans lesquels la haine tourbillonnait, ceux qui le vrillaient d’une condamnation implacable étaient sa croix ; il avait, de ses propres mains, planté les clous.

– Pourriture, va. Je te chie dessus.

Eto se racla la gorge et expectora un glaviot qu'il drapa autour de ses mots.

– Pourriture. Bon à rien.

Ichiro, chose surprenante, se sentit soulagé. La fureur d'Eto semblait libérer les tensions qui lui écorchaient les nerfs. Tandis qu'il se penchait pour empoigner sa valise, une substance humide s'étala sur sa main et coula sur le cuir noir. Les jambes de son accusateur se tenaient devant lui. Dieu en treillis, façon armée U. S. C'étaient les jambes du jury qui l'avait condamné. Implore-moi, semblaient-elles lui dire, prends-moi dans tes bras et enfouis ta tête entre mes genoux, demande pardon de ton immense péché.

– La prochaine fois, je te pisserez dessus, lança rageusement Eto.

Tout en soulevant sa valise, Ichiro pivota sur ses talons et s'écarta de ces jambes et de ces yeux auxquels il était impossible d'échapper.

Jackson Street commençait sur le front de mer et rejoignait les deux gares, puis s'élançait vers le sommet de la colline avant de descendre jusqu'au lac. Là-bas, les maisons étaient plus grandes, plus propres et pourvues de garages où paradaient des autos dernier cri. Pour Ichiro,

Jackson Street représentait cette partie de la ville qui jouxtait les voies de chemin de fer, entre Fifth et Twelfth Avenues. C'était, autrefois, le quartier japonais. Juste après, il y avait Chinatown, zone qui semblait concentrer l'essentiel de la prostitution, des établissements de jeu et des débits de boissons.

Jackson Street, tout comme la tour de la gare, paraissait nettement plus crasseuse qu'autrefois. Ichiro s'arrêta un instant devant une ruelle et scruta le passage que formaient les murs de deux immeubles affaissés. Jadis, il y avait eu là une porte – la porte de sortie d'un cinéma dont l'entrée ne coûtait que cinq cents. Quand il avait sept, neuf, onze ans, c'était une grosse somme. Il lui prit l'envie de s'avancer dans la ruelle pour voir si la porte s'y trouvait toujours.

Se retrouver dans Jackson Street, avec ses devantures de magasins, ses troquets, ses restaurants familiaux et cependant différents, la guerre ayant laissé sur eux sa marque, c'était vouloir sortir d'un rêve qui semblait réalité la plupart du temps et pourtant ne l'était pas, car ce n'était encore qu'un rêve. La guerre avait rudoyé les individus, les avait transformés ces individus, qui travaillant dur, luttant pour une vie qu'ils gagnaient mieux qu'avant, achetant tout ce qui leur tombait sous la main, avaient, à leur tour, trans-

formé la physionomie de Jackson Street. La rue se donnait l'allure d'une fête foraine sans y parvenir véritablement. Un stand de tir avait remplacé un magasin de vêtements, un *fish and chips* s'élevait à la place d'une bijouterie. Quelques Noirs chahutaient bruyamment devant une salle de billard. Tout semblait plus vieux, plus sale, plus déglingué.

Ichiro passa devant la salle de billard, se frayant précautionneusement un chemin entre les Noirs, très peu nombreux autrefois et désormais en telle foule qu'ils semblaient les seuls habitants du lieu. Ils fumaient, braillaient, juraient, se bousculaient et le trottoir luisait de leurs crachats gluants.

– Jap!

Ichiro pressa automatiquement le pas ; pourtant quelque chose – curiosité, peur, colère – le fit se retourner sur ces dents blanches qu'encadrait un brun sardonique et sombre, si sombre qu'il en paraissait noir.

– Rentre à Tokyo, petit.

La persécution dans la voix traînante du persécuté.

Les dents blanches et les ricanements brun-noir saisirent le signal et se mirent à se trémousser en chantant en rythme : « Pe-tit Jap, To-ki-yo, pe-tit Jap, To-ki-yo... »

– Saloperies de nègres, murmura Ichiro féroce et, de ce recoin profond où résidait la tolérance envers les

Noirs, les Juifs, les Mexicains, les Chinois, les trop petits, les trop gros et les trop laids, parce que lui, le Japonais, savait ce que c'était, mieux que les M. Tout-le-Monde blancs de la classe moyenne, bons démocrates ou républicains modérés, de ce recoin, la haine effroyable, acharnée, jail-lit à gros bouillons.

Puis il fut chez lui. Guère plus qu'une niche dans le mur, où étaient entassés dans une confusion ordonnée toutes sortes d'aliments sur des rayonnages trop peu nombreux, dans un espace trop réduit. Il savait à quoi l'endroit ressemblerait avant même d'y mettre les pieds. Son père le lui avait décrit dans une lettre rédigée en caractères japonais simples – sans quoi Ichiro n'aurait pas été capable de la lire. Lettre répétitive à dessein, ponctuée de détails minutieux qui permettraient à Ichiro de trouver facilement son chemin. L'épicerie était celle que les Ozaki avaient tenue pendant de nombreuses années. C'était tout ce que son père avait eu à lui dire. « Viens dans l'épicerie qui était autrefois celle des Ozaki. » Les caractères japonais, écrits de manière qu'il puisse les déchiffrer, recouvraient des pages d'indications qui semblaient destinées à un étranger dont c'eût été la première visite en ville.

La pensée de la lettre l'emplit d'une colère telle qu'il en oublia les Noirs. Il ouvrit la porte comme il l'avait fait un

millier de fois lorsqu'il habitait un peu plus bas dans la rue et qu'il allait chez les Ozaki acheter du pain ou un bocal d'oignons verts marinés ; la clochette tinta exactement comme il s'y attendait. Toutes les épiceries de sa connaissance étaient dotées de clochettes qui tintaient quand on ouvrait la porte, son familier qui apaisa son tourment intérieur.

– Ichiro ?

Le petit homme rondouillard qui émergea de derrière le rideau, au fond du magasin, avait prononcé son nom d'une voix précieuse, une voix de vieille femme.

– Ya, Ichiro, tu es rentré. C'est une bonne chose que tu sois rentré.

Cela faisait si longtemps qu'il n'avait pas entendu ce japonais parlé avec tant de douceur que sa tonalité lui sembla étrange. Maintenant qu'il était à la maison, il l'entendrait très souvent, car ses parents, comme la plupart des vieux Japonais, ne parlaient que très peu l'anglais. Et leurs enfants, tel Ichiro, ne parlaient pratiquement pas le japonais. Ainsi conversaient-ils : les vieux en japonais, entremêlé de quelques mots anglais plus ou moins écorchés, et les jeunes n'employant pratiquement que la langue évitée par leurs parents, à l'exception d'un mot ou d'une expression simple en japonais, qui leur venait aux lèvres sans effort.

Le père bondit, silencieux, vers son fils, ses pantoufles effleurant le bois du plancher. Avec une affectueuse délicatesse, il posa sa main grassouillette sur le bras d'Ichiro et leva les yeux vers son fils, son fils japonais qui pourtant, au lycée, avait été assez costaud pour jouer au football, assez grand pour jouer au basket. Il le poussa par le coude et Ichiro le précéda dans l'arrière-boutique : une cuisine, une salle de bains, une chambre. Ichiro examina celle-ci et eut envie de vomir. Si propre, si bien rangée, si bien entretenue. Sa mère avait dû y veiller. Mais l'idée d'une chambre commune pour tous... Il se demanda si ses parents continuaient à faire l'amour.

Il sortit de la chambre et se laissa tomber sur un tabouret.

– Elle est où, Ma ?

– Mama est allée à la boulangerie.

Le regard étincelant du père n'avait toujours pas quitté son solide gaillard de fils. Le vieil homme ferma le robinet et posa la théière en métal sur le réchaud.

– Pourquoi ?

– Pour le pain, répondit le père. Le pain pour l'épicerie.

– Ils ne livrent pas ?

– Ya, ils livrent.

Il passa un chiffon humide sur la table, d'une propreté immaculée.

– Dans ce cas, pourquoi diable aller à la boulangerie ?

– Pour faire de bonnes affaires, Ichiro.

Le père, devant le buffet, tripotait les tasses, les soucoupes et les gâteaux secs.

– Le camion vient le matin. Nous prenons ce qu’il faut pour les ventes du matin. Pour l’après-midi, il nous faut du pain frais et tendre. Mama va à la boulangerie.

Ichiro tenta – en vain – de se souvenir d’une boulangerie dans les environs.

Il y avait bien un grand Wonder Bread sur la Nineteenth, assez loin. Autrefois on y achetait un grand sac de pain de la veille pour cinq cents. C’était à treize pâtés de maisons et demi d’ici, et tout en montée. Il connaissait le chemin par cœur : il l’avait parcouru deux fois par jour pour aller à l’école primaire, qui se trouvait à un demi-pâté de maisons de Wonder Bread, soit à quatorze pâtés de maisons de chez ses parents.

– C’est quelle boulangerie ?

L’eau se mit à bouillir et le vieil homme souleva le couvercle de la théière pour y déposer quelques feuilles de thé.

– Wonder Bread.

– Celle qui est à l’autre bout de la Nineteenth ?

– Ya.

– Vous faites quelle marge sur le pain ?

– Voyons, dit le père en versant le thé dans les tasses. Oh, trois ou quatre cents. Ça dépend.

– Elle achète combien de pains, Ma?

– Dix ou douze. Ça dépend.

Dix pains à trois ou quatre cents de profit, cela faisait entre trente et quarante cents. Ichiro coupa la poire en deux: trente-cinq cents. Vint la question suivante:

– Le bus, combien coûte le ticket?

– Voyons...

Le père aspirait son thé bruyamment entre ses dents, à longues et régulières gorgées.

– Voyons. Quinze cents l'unité. Les jetons, c'est deux pour vingt-cinq cents. Ça fait douze cents et demi.

Vingt-cinq cents pour le trajet en bus pour acheter dix pains qui seraient revendus avec un profit de trente-cinq cents. Et l'aller-retour prenait au moins une heure. Il ne put s'empêcher de hurler.

– Bon Dieu, Pa, c'est du gâchis! Ça vous prend souvent?

Son père le regarda par-dessus sa tasse avec l'air surpris d'un homme qui n'a rien à se reprocher.

Ce qui accrut la colère d'Ichiro.

– Réfléchis. Réfléchis juste trois secondes. Admettons que vous vous fassiez trente-cinq cents pour dix pains. Tu prends le bus pour aller les chercher et revenir: vingt-cinq

cents. Ça te laisse dix cents. Sans parler de l'heure de travail foutue. Dans ce cas-là, pourquoi vous embêter avec ce magasin ? C'est juste pour le plaisir ?

Slurp, faisait le thé entre les dents du père. Slurp, slurp.
– Mama y va à pied.

Il était assis dans sa chaise, comme un Bouddha bienveillant, à regarder son fils.

Ichiro porta la tasse à ses lèvres et avala le liquide brûlant. « Mama y va à pied » avait déclaré son père, ce qui justifiait entièrement le stratagème aux yeux du monde. La simplicité de l'explication était si écrasante qu'elle faillit arracher des gloussements imbéciles à Ichiro. S'il leur avait donné libre cours, tout cela aurait pu déboucher sur une crise d'hystérie. Poings serrés, il ravala ce rire mauvais.

De l'autre côté de la table, le père venait d'aspirer sa dernière gorgée de thé et s'était levé pour aller rincer sa tasse dans l'évier.

– Pa, bon Dieu, rassieds-toi !

Ichiro ne s'était jamais rendu compte de l'intense nervosité de son père. Depuis son arrivée, le vieil homme n'avait pas cessé une seconde de se démener. C'était curieux. Il était si rondouillard, si grassouillet, si affable, et cependant, il ne tenait pas en place, comme s'il avait des fourmis dans les jambes.